

DIXIÈME ANNÉE. — N° 311.

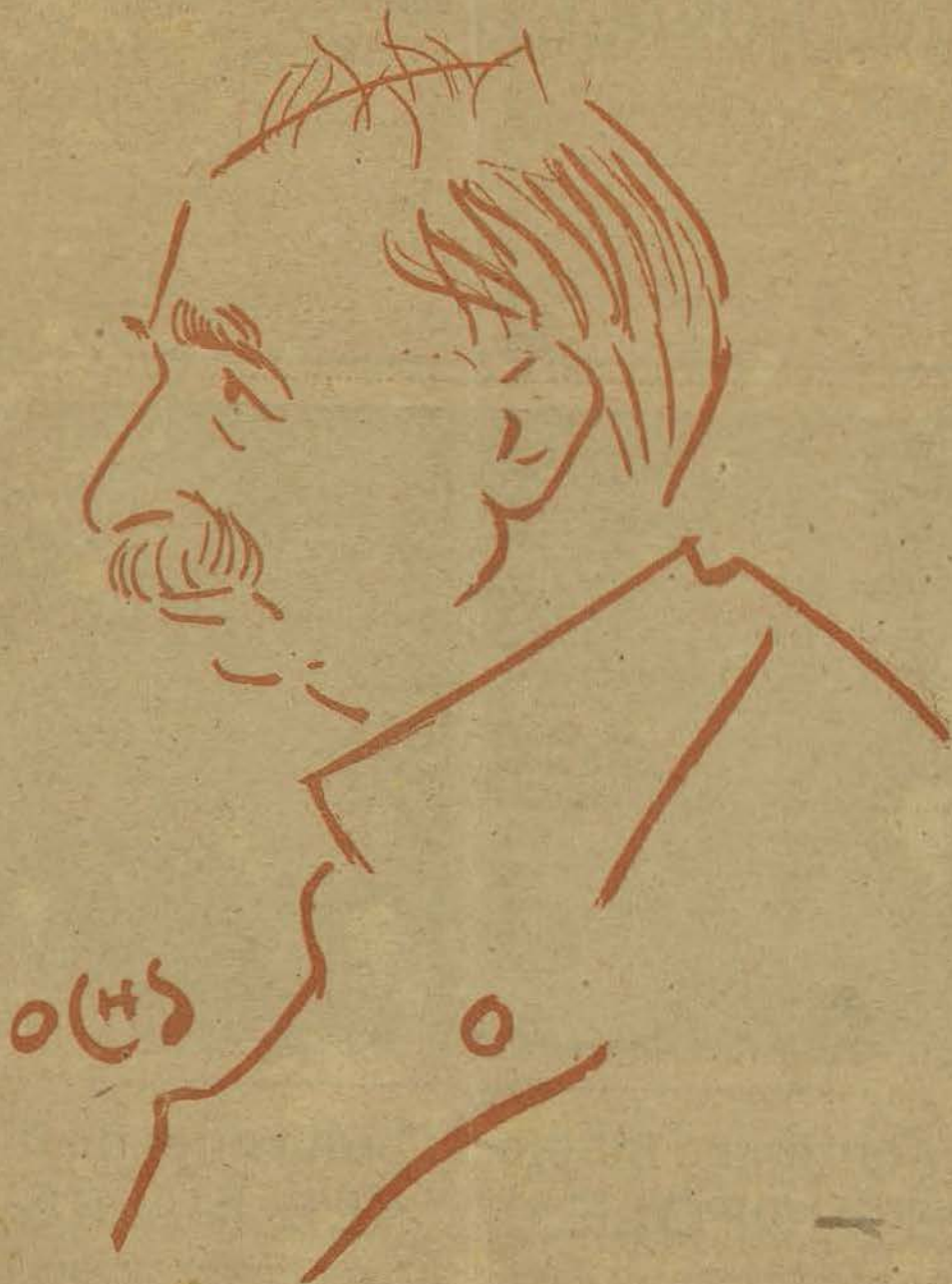
Le numéro : 60 centimes

VENDREDI 16 JUILLET 1920.

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



CHARLES-LÉON CARDON

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS (SOCIÉTÉ ANONYME)

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

CAFÉ-RESTAURANT de premier ordre

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

BRUXELLES

◆◆

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

◆◆

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

AU
FILET
de **SOLE**

TOUT PREMIER
ORDRE

Sa cuisine
française

Ses spécialités

Ses vins réputés



SALONS

Ascenseur

Paul
Bouillard

propriétaire

Téléph. 6812

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

ADMINISTRATION :
4, rue de Berlaimont, 4
BRUXELLES

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois
et se prennent pour un an.

ABONNEMENTS :
Belgique . . . fr. 25.00
Etranger 30.00

CHARLES-LEON CARDON

La physionomie bien bruxelloise, la voilà ! Bien bruxelloise et même vieux-bruxelloise. (Nous entendons vieux dans le sens de racique et de traditionnel ; au sens chronologique, Charles-Léon Cardon, déjà chargé d'années, est toujours jeune.)

Charles-Léon Cardon est fier d'être vieux Bruxellois : la maison patrimoniale où il loge les trésors de ses collections est située quai au Bois-à-brûler, que bordaient jadis les eaux tranquilles des bassins. Aucun quartier ne fut plus vraiment bruxellois que ce quartier-là, avant que l'on comblât les dits bassins : pignons à redans, toits énormes couvrant d'anciens greniers à grains : les toits à terrasses où gesticulèrent autrefois les bras du télégraphe aérien. Il y règne encore maintenant — le marché aux poissons étant proche — une odeur de marée ; les vestibules des « factoreries de poissons », dallés de rouges briques, sonnent sous le fer des chevaux attelés à des camions emplis de paniers gluants ; ce sont des hangars à bois dégageant des senteurs balsamiques ; ce sont des débits de boissons enfumés, au pavement vernissé d'alcool, aux tables de bois blanc marquées du rond des verres. Des tympanes en fer forgé du XVIII^e siècle couronnent des panneaux de marmorite historiés d'or neuf ; des entrepôts de vins soufflent, par la gueule béante des caves s'ouvrant par des trappes en plein trottoir, des bouffées où l'on flaire le bouchon humide, la cire, le vieux tonneau et la paille gâtée ; d'antiques hôtels de famille, silencieux et précautionneusement clos — tel celui qu'habite Cardon — carrent leur masse avec l'air sévère de gens « de la société » égarés dans une bousculade populaire.

Mais ce qui a disparu du quartier, ce sont les quais encombrés de marchandises, obstrués d'amarres, plantés de bornes et de piquets, les quais où circulaient les débardeurs aux gestes lents et puissants, au parler rare et brutal, aux yeux lourds dans lesquels la chaleur du genièvre, brusquement, mettait une flamme mauvaise ; ce sont les lourds

chalands qui trempaient leur ventre hydropique dans le noir dense des eaux moirées de taches d'huile, semées de rogatons flottants, les lourds chalands qui se reposaient des voyages silencieux au fil des paisibles canaux, parmi les herbes et les arbres, sous le grand ciel venteux des plaines flamandes et hollandaises, et qui vous donnaient tout à coup le désir du voyage, l'envie de vous en aller vers des horizons agrandis, vers de l'imprévu, vers de la vie nouvelle, dans de l'air vif, dans du soleil...

???

Parmi ce peuple de marchands, de portefaix, de cabaretiers, d'employés, de bateliers, de douaniers et de bourgeois, Ch.-Léon Cardon, l'œil clair, le front large, le geste aisé, la moustache en croc, avait beau porter la redingote et le chapeau melon, on eût dit d'un portrait de Van Dyck descendu de son cadre : c'était l'allure et la démarche d'un gentilhomme flamand, et il ne lui déplaisait pas — au contraire — qu'on l'appelât le baron du Canal. Il a conservé, du vieux Bruxellois, la cordialité d'accueil, la générosité, la malice et la combativité ; il savoure, en artiste, le contraste de sa maison, ornée de tableaux précieux, de rétables uniques, de vitraux inestimables, de bibelots délicats et rares, avec le vieux quartier, grouillant, tumultueux et populacier. Comme il est artiste avant tout, il est passionné, entêté, absolu dans ses affections et dans ses haines ; ses colères ne connaissent point d'indulgence ; il affirme ; il impose ; c'est une volonté au service d'une doctrine : la doctrine Cardon ; c'est une sensibilité qui se crispe ou s'abandonne à l'impression du moment. Il prend feu chaque fois qu'il prend parti ; quand il émet un avis, il émet un ukase ; il vaticine per fas et nefas : il pense ce qui lui plaît et le dit comme il lui plaît : quia nominor Carolus-Leo !

Rien de curieux comme d'observer Cardon, jugeant un tableau : une lueur subite s'allume sous

le gros sourcil froncé; son regard « pêche » la toile — et l'arrêt jaillit:

« Ne vaut pas une chique de tabac ! »

ou:

« Très intéressant ! »

C'est comme si le bon Dieu y avait passé avec tous les saints: c'est irrémédiable...

Il n'y a qu'un homme très sûr de soi qui puisse trancher avec cette force tranquillement coupante...

Mais, aussi, quelle éducation il s'est faite par les chefs-d'œuvre au milieu desquels il a toujours vécu, car un très grand nombre avaient déjà été rassemblés par son père. Il a l'instinct, le flair, le don. C'est pourquoi, quand il a authentifié une œuvre digne d'une collection, nul mieux que lui ne sait la mettre en valeur, lui trouver son décor, son atmosphère nécessaire.

???

Il est, ce vaartkapoen affiné par la fréquentation des maîtres, de la lignée d'art de ce baron Kervyn de Lettenhoven, à qui nous dûmes l'inoubliable exposition des « Primitifs », à Bruges, puis celle de la Toison d'Or, puis celle du XVII^e siècle. Avec l'aide de Cardon, ce baron de Kervyn peut tout, ose tout, réalise tout; on le vit bien encore, lors de l'Exposition des miniatures, en 1912, à Bruxelles. Kervyn, diplomate incomparable, fournit les tableaux: il n'a pas son pareil pour décider le collectionneur grincheux ou méfiant, de Paris, de Madrid ou de Londres, à envoyer sa pièce rare à l'exposition; il sait vaincre des résistances dont personne, jusque-là, n'avait triomphé; il a le sourire qui convainc, l'insistance discrète qui désarme, une manière à lui, enveloppante et polie, de refuser d'entendre les objections.

Le tableau amené à pied de cimaise, Cardon apparaît, Cardon qui prépare le cadre et assure le décor propice. Et alors le résultat est complet: irréprochable est l'ensemble!

???

Mais les titres de Cardon étaient établis déjà bien avant sa collaboration avec le baron Kervyn.

Elève et collaborateur de Balat, à la mémoire duquel il a voué une vénération profonde, Cardon a décoré le Palais des beaux-arts, le Palais de Bruxelles, les châteaux du roi, différents hôtels de ville du pays et, notamment, celui de Bruxelles, pour lequel il réalisa des embellissements remarquables. Il a voué à notre vieil édifice communal un culte hermétique, une admiration farouche: malheur à qui le contredira dans l'affirmation énergique de ses projets de transformation! Penché sur l'épaule droite de son ami Steens qui représente le temporel, il apparaît comme l'ange gardien de l'édifice; sa canne, manœuvrée à grands gestes, prend des al-

lures de glaive flamboyant; il lui pousserait des ailes dans le dos et on le verrait s'envoler par la fenêtre et aller se poser près de saint Michel, tout au haut de la tour, pour fourbir le nez du saint ou moucher le dragon, que les huissiers de l'hôtel de ville en seraient médiocrement surpris!

???

On sait, d'autre part, la bonne besogne qu'il fit au musée ancien et comment, vers 1895, avec Wauters et Robie, il accomplit la périlleuse transformation de la « mise en scène » des tableaux. Il fit à ses collègues de la commission des musées la surprise de réaliser, sans crier gare, le nouvel agencement des grandes galeries des maîtres flamands, de la salle gothique, de celle des peintres du XVI^e siècle, des deux galeries hollandaises et de la salle des écoles étrangères: ce fut fait avec une sûreté, un discernement et un goût auxquels, après tant d'années, les visiteurs continuent à rendre hommage.

C'est à Cardon aussi que revient en grande partie l'honneur de l'aménagement de cette salle de sculpture, dont il fut pendant si longtemps de mode de proposer la transformation en bassin de natation...

???

Il y a un dernier aspect de Cardon: c'est Cardon-Mécène: c'est le Cardon qui, fréquemment, détache des murs de son musée quelque œuvre précieuse qu'il offre aux musées belges, dont il est le tuteur autant que le gestionnaire, ou qu'il envoie, au nom de la Belgique, à quelque pays dont l'amitié nous fut précieuse aux jours de la grande catastrophe — telle cette esquisse du Saint-Martin de Van Dyck, dont il fit récemment hommage aux Etats-Unis; tel encore... Mais Cardon n'aime point qu'on apprenne à sa main gauche ce qu'a fait sa droite généreuse. Et comme nous n'avons vraiment aucune intention de lui être désagréable, nous ferons jouer ici le « Westinghouse » de la discrétion.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

A. DEHEUVEL 42, rue de la Régence
— BRUXELLES —
TABLEAUX - MEUBLES - SIÈGES - OBJETS ANCIENS
VENTE - ACHAT - EXPERTISES - RESTAURATIONS

Le deuxième déjeuner franco-belge

Il a eu lieu, à Paris, sous les ombrages du pré Cate-lan. Deux ministres français, MM. Landry et Jourdain, y assistaient. Destree y était venu non comme représentant du gouvernement, mais comme député wallon. Puis, il y avait encore MM. Renkin et Berryer, ministres d'Etat, et, du côté français, M. Doumer, qui présidait; MM. Barthou, président de la commission des affaires extérieures; Guernier, vice-président; le général de Castelnau, Maurice Barrès, Louis Marin, Henri Gallis, Danielou, et bien d'autres.

On eût pu craindre que la présence de tant de ministres donnerait à cette manifestation quelque chose d'officiel et de guindé. Il n'en a rien été, en grande partie... grâce à Destrée, qui a mis les pieds dans le plat avec une incomparable virtuosité : « L'alliance franco-belge, a-t-il dit, nous la désirons tous ; mais nous venons dire à nos amis français qu'elle n'est pas aussi facile à faire qu'ils se l'imaginent : nous ne voulons pas de vassalité ; nous sommes indépendants, rugueux et fiers. Et puis, il y a les catholiques, qui craignent la France anticléricale ;



les flamingants, qui, en ce moment, à propos de l'anniversaire de la bataille des Eperons d'Or, font des manifestations antifrançaises ; les socialistes, qui ne veulent d'aucun militarisme. » Tout cela, nous le savions, et les Français, qui connaissent la question, le savaient aussi. Il n'était peut-être pas mauvais de le dire, mais Destrée l'a dit brutalement, sans nuances, sans précautions oratoires, de sorte que les convives français furent un peu étonnés et que, parmi les Belges, il n'y eut pas mal de mécontents. Le discours fut haché d'interruptions, au point qu'on se serait cru à la Chambre : « C'est de la politique intérieure, disait-on, ce n'est pas ici le lieu d'étaler nos querelles intestines. Il obéit aux injonctions du parti ouvrier.

— Pas du tout, il répond, au contraire, à Vandervelde.

— Dans tous les cas, ce n'était ni le lieu, ni le moment d'exposer avec tant de détails nos difficultés intérieures.

— A Paris, nous ne sommes pas à l'étranger. Si nous voulons conclure l'alliance avec la France, il est nécessaire que nous mettions les Français au courant de notre situation exacte. »

Ainsi discouraient entre eux les convives belges, tandis que Destrée prononçait sa harangue devant des convives, un peu ahuris de se trouver dans une atmosphère de meeting.

« Impression déplorable ! » disaient certains Belges.

Il ne faut pas se frapper : cela a donné de la vie, de l'animation, à la manifestation ; cela a donné l'impression d'une sincérité un peu rude, et puis, après tout, il n'était pas mauvais que ces choses-là fussent dites.

???

Avec plus de calme, de pondération, M. Renkin les a dites aussi, d'ailleurs, remettant les choses au point, en ministre, lui, qui n'est plus ministre. Et cela a permis à M. Barthou de faire un magnifique discours, un discours

éblouissant de verve, de cordialité, d'émotion, et, d'ailleurs, plein de substance et de promesses. M. Barthou a apporté à la Belgique l'appui le plus formel de la commission des affaires extérieures.

Il paraît, d'ailleurs, qu'il avait une revanche à prendre sur Destrée ; ils étaient tous les deux aux fêtes de Prague, et, là, c'est Destrée qui obtint tous les succès. Cette fois, ce fut Barthou : c'était un match fort intéressant.

Et puis, l'on entendit encore M. Léon Leclère, recteur de l'université de Bruxelles, qui fut spirituel, élevé, chaleureux. M. Maurice Barrès lui répondit avec éloquence, au nom de la pensée française ; le général de Castelnaï et, enfin, M. Fuérison, avocat à Gand, qui, parlant au nom des Flamands, eut presque les honneurs de la journée. M. Destrée avait parlé des manifestations antifrançaises qui s'organisent en Flandre à l'occasion des Eperons d'Or. M. Fuérison a voulu montrer qu'il y avait une autre Flandre, une Flandre populaire, qui aime et qui comprend la France ; il a raconté en témoin, avec un accent direct, profondément émouvant, comment les soldats français avaient été accueillis à Gand au moment de l'armistice ; comment ceux qui étaient morts sur la terre de Flandre avaient été pieusement enterrés, et il a produit sur l'auditoire français une impression très profonde. On peut être éloquent, même avec l'accent de Gand.

???

Mais, que d'éloquence ! On avait entendu tant de discours que l'on n'a pour ainsi dire pas eu le temps de faire quelques pas dans le bois de Boulogne, qui était charmant par ce clair dimanche de juillet. Il a fallu regagner la gare. Qu'importe ? on n'était pas venu à Paris pour s'amuser, mais pour travailler à la grande œuvre !

Un referendum artistique

Pourquoi Pas? a adressé la lettre suivante à un certain nombre de peintres belges :

L'exposition rétrospective des tableaux de l'Ecole belge, à Anvers, fait naître une question que Pourquoi Pas? s'empresse de poser à quelques peintres ayant acquis la notoriété :

Voulez-vous nous dire quels sont, à votre avis, les six peintres belges dont la maîtrise s'est le mieux affirmée entre 1830 et 1900 ?

Pourquoi Pas? publiera, avec les signatures, les résultats de ce referendum qui fixera une opinion dont l'avenir dira, en dernier ressort, le bien fondé.

Agréer les remerciements anticipés et l'expression des sentiments les meilleurs de

L. DUMONT-WILDEN, G. GARNIER, L. SOUQUENET.

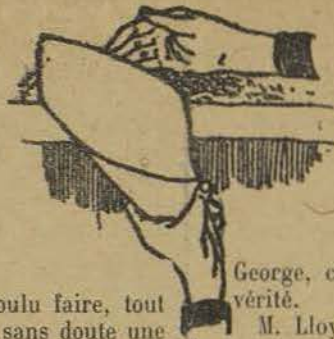
Nous publierons les réponses dans notre numéro du vendredi 25 juillet.

Toutes les
Personnalités politiques,
le Monde et la Finance
se rencontrent
tous les soirs au

"CARLTON"
RESTAURANT

NOTRE
PORTE DE NAMUR
MONTMARTRE NATIONAL Tout premier ordre

Les Miettes



de la Semaine

A Spa

On n'a pas fait tout ce qu'on aurait voulu faire, tout ce qu'on aurait dû faire, à Spa. Il faudra sans doute une autre conférence. Elle se réunira sans doute à Vichy ou à Biarritz, puisque les maîtres du monde, qui, en ce temps de démocratie, se sont arrogé le droit de disposer du sort des peuples, ont pris l'habitude de se réunir dans des villes d'eau ou dans des endroits de villégiature. Après une saison à Spa, une cure à Vichy s'impose.

On n'a pas fait tout ce qu'on aurait voulu faire, mais on est tout de même arrivé à quelque chose. D'abord, on a constaté que, en présence de l'Allemagne récalcitrante, les Alliés avaient beau avoir envie de se disputer entre eux, ils étaient, bon gré mal gré, obligés de demeurer unis. Ensuite, on a vu, par l'exemplaire Hugo Stinnes, que les Boches étaient toujours les Boches et qu'un grand industriel boche ressemblait à s'y méprendre à un grand général boche. Enfin, on leur a fait constater, à ces Boches, qu'ils ne pouvaient pas trop tirer sur la ficelle, qu'il était dangereux pour eux d'agacer Lloyd George et qu'ils avaient trouvé en France un homme qui sait comment il faut leur parler.

L'impression que leur a causée M. Millerand est considérable. Sa logique imperturbable, sa merveilleuse clarté d'esprit, sa solidité, les a positivement assis. M. Millerand était d'ailleurs très en forme. Il avait un bon dossier, qu'il connaissait bien : il l'a plaidé supérieurement. Aussi, M. Millerand revient-il de Spa avec une situation singulièrement consolidée. Il héritait de difficultés considérables. On a l'impression qu'il s'en tire au mieux.

Mais, d'autre part, on sent de plus en plus nettement, après Spa, qu'il n'y aura rien à obtenir de l'Allemagne si ce n'est par la force. Le maréchal Foch, dans toutes ses conférences internationales, demeure silencieux, énigmatique et passablement ironique. Il a l'air de dire : « Ah ! si l'on me laissait faire, cela ne traînerait pas. » Peut-être finira-t-on par le comprendre et par le laisser faire.

???

La délégation anglaise, à Spa, était logée à l'Hotel Britannique, le même où résida Guillaume II et où l'empereur signa son abdication. Cela excitait beaucoup l'imagination de Lloyd George, qui s'est fait raconter la scène. On lui dit que Hindenburg était dans cette embrasure de fenêtre ; Guillaume II, décomposé, livide, se promenait de long en large.

« Faudra-t-il que, moi aussi, je me rende aux Anglais ? », dit-il, à un moment donné, songeant naturellement à « l'autre ».

« Votre Majesté lerait mieux de se rendre en Hollande et d'y attendre les événements », dit le vieux maréchal.

Quelques heures après, l'ex-empereur partait pour Amerongen.

« Cela s'est-il bien passé comme cela ? demanda M. Lloyd George, soupçonneux.

— C'est ainsi que tout le monde raconte la scène.

— En ce cas, c'est la vérité historique, » dit M. Lloyd

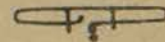
George, ce qui n'est pas une raison pour que ce soit la vérité.

M. Lloyd George sait comment on fait l'Histoire.



Les finesses de la politique

Il y a quelques mois, MM. de Broqueville et Renkin étaient au plus mal, ensemble. Il fallait voir comment le grand Jules habitait l'ancien chef de cabinet : notre ami Patris ne faisait pas mieux ! Mais les temps sont changés. Deux hommes politiques en disponibilité ont toujours tendance à se rapprocher et les anciens collègues de 1914 sont aujourd'hui raccommoés. Ils défendent tous deux le baron Coppée.



Le grand ministre

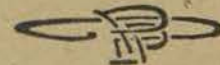
Il y a, en Belgique, un certain nombre de braves gens qui s'obstinent à trouver le grand ministre, le Clemenceau, le Lloyd George, le Venizelos de la rue de la Loi. Et, chaque fois, le grand ministre leur a claqué dans la main, si nous osons ainsi dire.

Ce fut d'abord de Broqueville, qui, depuis... Ce fut ensuite Renkin, qui, en suite du discours de Marche, a dû remettre la réalisation de ses grandes ambitions à une date ultérieure. C'est, aujourd'hui, Jaspas.

Voici maintenant que Jaspas croit que c'est arrivé. Il tranche, il exige, il empiète sur toutes les plates-bandes, particulièrement sur celles de M. Hymans, lequel commence à la trouver mauvaise. A Boulogne, il était de toutes les photographies et de toutes les interviews ; M. Hymans venait en serre-file. A Spa, il a récidivé. Il est de tout, il est partout. Seul, il représente l'intérêt national.

« C'est embêtant, disait-il dernièrement à un de ses intimes : ce Millerand et ce Lloyd George, je ne peux pas les laisser un instant seuls ensemble. »

Voilà comment l'édifice de la paix européenne, l'union nécessaire des Alliés reposent sur les épaules de Jaspas !



La succession de M. Deschanel

Quand on rencontre des amis de M. Deschanel — Wilmotte seul demeure silencieux — ils disent que le président va mieux, beaucoup mieux, qu'il se remet lentement, mais qu'il se remet ; encore deux mois de patience et il n'y paraîtra plus.

Telle est la vérité officielle, mais, ni au Palais Bourbon, ni au Luxembourg, on ne veut l'admettre, et les gens bien informés assurent que c'est tout au plus si l'on attendra les vacances pour retourner à Versailles.

Dès à présent, la succession semble ouverte, et il y a de nombreux candidats.

Il y a d'abord le général de Castelnau, qui se défend de toute candidature, et que les droites voudraient bien pousser à la présidence. Ce bruit a le don de mettre en fureur tous les vieux radicaux socialistes, qui évoquent déjà les souvenirs fâcheux du maréchal de Mac-Mahon. Plutôt qu'un général à l'Elysée, ils voudraient n'importe qui ou n'importe quoi. Ils suggèrent une candidature de M. Millerand; M. Millerand, qui est incontestablement à gauche de sa majorité, serait donc le candidat des gauches; mais comme il ne veut pas en entendre parler, qu'il ne désire pas du tout quitter la présidence du conseil, on remet en avant le nom de M. Poincaré.

M. Poincaré acceptera-t-il? On ne sait. Le fait est qu'il a décliné une candidature au bâtonnat. On se demande pourquoi? Puis, il y a, enfin, le candidat perpétuel, M. Jonnart, qui ne s'est jamais compromis, ni pour rien, ni pour personne, et à qui on attribue aussi d'immenses ambitions. Plus personne, en tout cas, ne parle de M. Clemenceau...



Les Zeep causent

— Tu faut aller chez votre sœur; le docteur m'a dit qu'il avait dû la visiter avec le spéculaus...

— J'ai de si belles roses crémières dans mon jardin!

— C'est droll, je n'ai pas faim pour manger, aujourd'hui.

— J'ai mis ma cervelle à la tortue pour me rappeler son nom.

— Ma pauvre femme est morte d'une arrestation d'urine.

— Mon cher, la vie doit être faite de conceptions mutuelles.

— Nous avons mangé des fraises à tire l'haricot.

— Pourquoi ne pas donner aux ex-combattants les allocutions qu'ils réclament?

???

Mme X.... — Mò, madame, votre fille n'a pas bonne mine; elle est un peu palette.

Mme Z.... — Oué, je sais. Je crois qu'elle cuve une maladie. J'ai envie de l'envoyer faire une cour dans une ville d'eau : à Jenneval, par exemple.

La " Buick " 6 cylindres

Simple, souple, silencieuse, la Buick est la voiture idéale pour la ville comme pour le grand tourisme. Elle est le résultat de vingt années d'expériences.

A l'« Astoria » de Paris

On sait que c'est dans ce ci-devant hôtel que siègent diverses sections de la commission des réparations. C'est un endroit où l'on travaille. On y travaille surtout depuis que M. Louis Dubois en est le président. Quand c'était M. Jonnart, il fallait avant tout ménager la précieuse santé de ce perpétuel candidat à toutes les présidences décoratives. Quand c'était M. Poincaré, il fallait respecter le temps de ce grand journaliste. Maintenant on a affaire à un homme modeste, mais qui fait passer, avant tout, les

devoirs de la charge très lourde qu'il a acceptée — et voilà pourquoi l'on travaille.

Parmi les délégations dont l'œuvre est la plus avancée, figure la délégation belge. On sait qu'elle est dirigée par M. Theunis. Son principal collaborateur, son bras droit, est notre ci-devant confrère Guttenstein. Quand nous disions qu'un bon journaliste était propre à tout!

Theunis et Guttenstein sont très populaires, dans les bureaux de l'Astoria où ils entretiennent les meilleures relations avec leur collègue à qui ils servent quelquefois d'interprète, car une des raisons qui rend généralement si lentes et si difficiles toutes les négociations internationales, c'est que, partout et toujours, on a besoin d'interprètes. On s'aperçoit de plus en plus des inconvénients qu'il y a à renoncer au français comme langue diplomatique internationale.



Traduction pour les potaches

A l'usage des gens qui voyagent beaucoup :

Terminus ad quem : Le train ne roule que jusque Cuesmes.

Terminus a quo : Le train ne roule que jusque Coo.

???

Pour tout le monde :

Albo lapillo notare diem : Ah! le beau lapin au notaire de Dieghem.

Amicus Plato, sed magis amica veritas : J'aime un plat de véritable soupe Magis.

Anno aetatis suae : Ah non, hé, t'a-t'y fait suer?

Major e longinquo reverentia : Le major a une longue redingote à revers en soie.

Macte animo! Mais, qu't'es bête!

???

Pour le Zeep qui veut que son chauffeur arrête brusquement l'auto :

Lapsus calami! Alleïe, François, cale, ami!



Le néerlandais tel qu'on le parle

Du *Tijdschrift voor diergeneeskunde* du 1^{er} Juli 1920 (47^{ste} deel : levering 13) :

Symptomatologisch de besmettelijke borstziekte zoowel in haar normaal rudimentair als gecompliceerd verloop, volkomen identiek is met de griep van den mensch. (Griep = grippe.)

Cette revue néerlandaise, domiciliée à Utrecht, nous rappelle cette phrase entendue sur le boulevard :

« Mais qu'est-ce que tu peux bien apprendre dans ces journaux hollandais ? »

— C'est bien simple : j'apprends mon français!!! »

???

Dat néerlandais, dat is tout de même une schoone langue!!

BAIN ROMAIN

SAVON DE TOILETTE

POUR ÉPIDERMES SENSIBLES

SAVONNERIES LEVER FRÈRES S. A. FOREST

Examens militaires

Oyez cette histoire, et vous vous amuserez à la conter à vos amis quand vous serez en bonne humeur.

En ce temps-là, c'était la guerre; on trouvait des avocats partout. L'un d'eux devenu, depuis, le fougueux défenseur des démobilisés liégeois, avait échoué dans un régiment d'artillerie, au vrai front.

Remplissant toutes les conditions d'instruction, d'éducation et de courage pour le faire, il posa sa candidature au grade de sous-lieutenant auxiliaire. On l'envoya s'enduire du vernis réglementaire à la C.I.S.L.A.A.

On n'ignore pas que le métier d'officier d'artillerie ressemble à celui d'ingénieur et se différencie de celui d'avocat en ce qu'on y cultive les mathématiques. On sait aussi que l'on sort de la C.I.S.L.A.A. en passant un examen.

Notre cher maître avait eu quelque peine à s'assimiler les *x*, mais avait conservé... toute sa verve liégeoise.

Mis sur la sellette, on le somma de résoudre le problème suivant: «Un avion survole une gare, il doit la bombarder. L'aviateur est novice et il lâche son projectile au moment précis où il passe au-dessus de son objectif. Pourriez-vous me dire, étant donnée sa vitesse acquise au moment où elle quitte l'avion, à quelle distance de la gare choir la bombe? Pour faciliter le problème et écarter l'inconnue «Vent», nous supposons l'avion voguant dans le vide.»

Réponse du récipiendaire:

«Attendu qu'un avion a besoin d'air pour y appuyer ses ailes;

» Attendu qu'un pilote a besoin d'air pour vivre;

» J'affirme que, dans le cas décrit, l'avion, le pilote et la bombe tomberont en même temps sur la gare.»

Proclamation des résultats:

«Huit jours d'arrêt au maréchal-des-logis P... pour avoir ébranlé le prestige de ses supérieurs hiérarchiques.»

Ind Coope & Co.

Stout et Pale Ale, les meilleurs.

Banquet franco-belge

La Ligue des Patriotes nous informe de ce que MM. P.-E. Janson, Henri Jaspas, Adolphe Max, Jules Renkin, Henri Carton de Wiart, Emile Brunet, E. Delannoy, le général Sérot Almeras-Latour, chef de la mission militaire française; le général baron Jacques et le général Jean Meiser, ont bien voulu accepter de faire partie du comité d'honneur du banquet franco-belge organisé par la ligue le 20 juillet prochain, à 19 heures, dans la grande salle du Marché de la Madeleine (prix du couvert, 16 fr., vin compris). Adresser les souscriptions à M. Frison, 23, Galerie du Roi.

Parmi les personnalités françaises qui assisteront à ce banquet, citons: MM. Clémentel, ancien ministre du commerce; Louis Martin, Taittinger, membres du parlement français; Le Corbeiller, président du conseil municipal de Paris, etc.

La Ligue des Patriotes de France sera représentée à cette belle fête par une délégation.

Au programme musical figurent déjà la Chorale de la Fédération Nationale des Mutilés et Invalides de la Guerre, de Bruxelles (110 exécutants; directeur, M. Alfred Dupuis), la musique du 3^e régiment des Carabiniers et le nom des artistes les plus réputés.

La tombola du Livre

Ce qu'il ont gagné cette semaine:

M. Delacre: *De l'éther à l'alun*, par Jules Verne;

M. X., restaurateur, boulevard d'Anderlecht: *Le Petit Choysel*, par Daudet;

M. le docteur Bordet: *Jules ou la nouvelle Hémolysse*, de J.-J. Rousseau.

M. Devèze: *L'Eternel Janson*, de Rosemonde Gérard.

M. Borginon: *Le Sculpteur de Maes*, de F. Crommelynk.

Un conseiller communal: *Lemonnier, son fils et l'âne*, de Jean de Lafontaine.

→ **TAVERNE ROYALE, BRUXELLES.** ←
TELEPHONE 7690

THÉ — VINS BORDEAU ET BOURGOGNE
—: PORTO — CHAMPAGNES, etc.

Keeseniana

C'était dans les salons de la Chambre. Le vénérable sénateur de Tessengerloo y tenait, dans un coin, M. Helleputte, à qui il communiquait, avec la discrétion phonique qui le caractérise, les desiderata de NN. SS. les évêques et vicaires généraux, au sujet de l'augmentation des traitements du clergé.

Un jeune et brillant député, passant à proximité, s'approcha du groupe et présenta ses hommages au vénérable ecclésiastique.

Celui-ci, en veine d'amabilité, lui assura qu'il avait pour son talent la plus vive admiration, puis lorsque le député se lut éloigné, Mgr Keesen — très innocemment et à l'oreille de M. Helleputte, de façon qu'on ne pût pas l'entendre à plus de quinze mètres, — lui demanda:

«Qui est-ce donc, celui-là?»



A peu près

Au moment de son départ récent pour la Tchéco-Slovaquie, Jules Destrée recevait une délégation de professeurs qui lui demandèrent — naturellement — une augmentation de traitement.

Très affairé, le ministre ne put leur faire que des promesses vagues. Aussi, quand les intéressés s'enquirent auprès du porte-parole de la délégation du point de savoir si l'on pouvait espérer une solution favorable, il leur répondit:

«A Prague ou à la Trinité!»

Voilà un mot qui classe d'emblée son auteur parmi les gens d'esprit.



M. Brieux humoriste

Voici, nous écrit un lecteur, un pendant à l'anecdote que racontait *Pourquoi Pas ?* dans un de ses précédents numéros, à propos de l'inconvénient qu'il y a de lire son journal « à l'envers », et des difficultés qu'il y avait à passer d'un pays dans l'autre pendant la guerre :

Les réfugiés et internés belges qui ont habité le canton de Neuchâtel (Suisse), se souviendront d'y avoir dégusté un plat particulièrement apprécié par les Neuchâtelais : « la fondue »...

Pour les profanes, voici en quoi consiste la « fondue » : vous mettez dans une casserole en terre cuite (en neuchâtelais : « câclon! ») du fromage de gruyère bien râpé, ou coupé fin, à raison de 125 grammes par personne. Ce fromage baignera dans du vin blanc (sec), à raison d'un verre par personne. Remuez constamment, afin que le fromage, en fondant, ne s'attache pas au fond de votre « câclon ».

Lorsque la « fondue » vient à ébullition, jetez-y un petit verre de kirch, dans lequel vous avez battu une pointe de couteau de féculé de pommes de terre, noix de muscade et poivre; puis, servez chaud.

Les amateurs se réunissent autour du « câclon », chacun armé d'une fourchette, au bout de laquelle on pique un carré de pain (la grandeur du carré est facultative... elle dépend des dimensions de la bouche du mangeur...). Chacun alors trempe son pain dans la fondue et mange, à même, comme d'une gamelle.

C'est délicieux, et les Neuchâtelais ne manquent jamais de faire goûter la « fondue » à leurs amis de l'étranger.

Or, en 1916, Brieux était venu à Neuchâtel donner une de ses brillantes conférences; à l'issue de celle-ci, quelques-uns des amis qu'il compte dans la jolie cité, avaient tenu à lui offrir une « fondue » d'honneur.

Les choses avaient été bien faites; on s'était réuni au « Cercle National », et chacun, avec bonne humeur, trempait sa fourchette dans le « câclon ».

Brieux dégustait en vrai gourmet.

Arrive un avocat de Neuchâtel, retour de Bochie, où il s'était rendu pour une affaire quelconque d'intérêts.

Désireux de faire la connaissance de Brieux, il n'attend pas que les convives aient fini de manger leur « fondue », dont il a d'ailleurs envie, mais à laquelle personne ne songe à l'inviter.

La conversation s'engage cependant; l'avocat, maître G..., tient à briller aux yeux de l'auteur de « Blanchette »; il narre un épisode de son voyage en Allemagne :

« Vous ne vous faites pas idée, raconta-t-il, de ce que les Boches sont méfiants, pour rentrer en Suisse! Ils vous introduisent dans une cabine, vous font complètement déshabiller, et, pendant que, nu comme un petit saint Jean, vous attendez, ils inspectent vos frusques dans une pièce à côté. Lorsque, enfin, le fonctionnaire vous rapporte vos habits, ce n'est pas encore fini... Ici, je devrais me servir du latin...

— Racontez toujours en français, interrompt quelqu'un.

— Soit. Eh bien! j'ai été obligé de me laisser visiter complètement... Ces salauds-là vous tripotent, ne négligent aucune cachette; ils m'ont fourré le doigt dans la bouche, les oreilles...

— Oôôôôh!... » interrompirent les convives.

Alors, Brieux, tranquillement, en tournant sa fourchette dans la « fondue » :

« Êtes-vous sûr, maître G..., que c'était le doigt ? »

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Horaire du railway

Dans une gare de Paris, lu sur un petit tableau :

Train de... XX...

Quinze minutes de retard.

Arrivée normale

Ça nous reporte aux beaux jours où l'administration des chemins de fer avait créé des « express » entre Bruxelles-Nord et la plage de Nieuport-Bains, sur laquelle régnait alors, en joyeux despote, Benjamin Crombez. Ces express, non moins joyeux, arrivaient régulièrement, par La Pinte et Dixmude, avec 2 à 3 heures de retard. Et l'affiche annonçant le programme des fêtes de la saison contenait des mentions de ce genre :

A 14 heures, réunion des colons devant la Villa des Lapins, pour aller assister en corps, à la gare, à l'arrivée de l'express de 10 heures onze minutes.



L'authentique colère

de M. Vandersmozewinkel

Or donc, il y avait réception chez M^{me} Vandersmozewinkel, la femme du marchand de poissons, qui a tant gagné d'argent pendant la guerre, celle qui voudrait tant avoir son nom dans *L'Eventail*. La salle à manger resplendissait de lumières et les invitées avaient arboré les toilettes les plus fraîches, écloses de la veille.

M^{me} Vandersmozewinkel présentait sa fillette d'une douzaine d'années. C'était la première fois que l'enfant apparaissait un jour de gala.

Afin de lui donner une contenance, sa mère l'avait installée près d'une table, où elle devait feuilleter un album de photographies.

Mais, par malheur, M^{me} Vandersmozewinkel a un faible pour la littérature extra-légère. *Le Sopha*, abondamment illustré, de Crébillon le fils, traînait sur la table et l'enfant n'eut rien de plus pressé que de s'en emparer. M^{me} Vandersmozewinkel voit le danger, se précipite pour le conjurer; trop tard; plusieurs invitées ont vu le titre de l'ouvrage et se mettent à chuchoter.

Alors, et comme quelques amies s'efforçaient d'apaiser la maman fortement vexée :

« Eh! c'est vrai, s'écrie M^{me} Vandersmozewinkel, on ne peut laisser aucun volume tout près de ces sacrés nez d'enfants! On n'a pas plutôt le derrière tourné, que déjà ils ont le nez dedans! »



Ingéniosité

Les journaux révèlent le truc des amateurs d'automobiles qui, désireux de se faire véhiculer à l'œil dans de splendides quarante-chevaux, avec le plaisir supplémentaire d'épater leurs amis et connaissances, se présentent tour à tour chez les commerçants qui vendent des autos, se donnent pour des Zeeps, se déclarent — ô combien mensongèrement! — disposés à acheter une voiture et demandent, en conséquence, à essayer tour à tour différents modèles, pour pouvoir choisir à meilleur escient.

Nous avons quelque admiration pour l'ingéniosité de ces gens comme nous en avons... pour la mémoire d'Alphonse Allais. Si vous avez oublié la tourneboulante aventure qui lui arriva à Londres, permettez-nous de vous la remémorer.

Or, donc, Alphonse se trouvait en balade dans la capitale de l'Angleterre et flânait solitaire à la découverte des monuments, rues et squares de la grande ville, lorsqu'il se sentit pris d'un de ces besoins impérieux auxquels notre pauvre nature est sujette. Vainement il demanda à des policemen, puis à des passants, s'il ne pourrait trouver un refuge discret où de rêver en paix il eût la liberté : les policemen feignaient ne point entendre le français et les passants s'éloignaient sans répondre autrement qu'en maugréant.

A bout de patience et de force, Alphonse Allais était sur le point d'aller méditer près du premier mur venu, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit. Avisant un pharmacien, il pénétra dans l'officine, expliqua au potard qu'il se croyait atteint de diabète et le pria de vouloir bien recueillir, aux fins d'analyse, un liquide qu'il était prêt à lui livrer...

Et il le livra.

Après quoi il s'en fut, emportant les remerciements de l'apothicaire et l'idée bien arrêtée de ne jamais le revoir.

Seulement, le récipient dans lequel le potard avait embouteillé l'échantillon se trouvait être un récipient de dimensions trop modestes pour qu'Alphonse pût y terminer sa rêverie. Et l'histoire affirme — l'histoire racontée par Allais, bien entendu, — qu'il dut faire deux autres visites — en deux autres pharmacies — pour épuiser ses méditations...

Notre ami Albert Colin, administrateur de notre journal, vient d'être cruellement frappé par la mort de sa vénérable mère. Nous adressons à Albert Colin la fraternelle expression de nos condoléances ; nous entourons la défunte d'une profonde déférence et d'un cordial respect — et nous garderons longtemps le souvenir de son bienveillant sourire d'aïeule et de l'accueil qu'elle réservait si affectueusement, depuis tant d'années, aux amis de son fils.

THÉÂTRE NATIONAL

Programme du 1^{er} au 15 juillet 1920

LE RETOUR DES BOCHES ou LE 606
conférence par M. le docteur Bayet.

LA CHEVRE BELGE ET LE CHOU FRANÇAIS
monologue, par Jules Destrée.

LA TORTUE ET L'ECREVISSE A TRAVERS LES AGES
causerie
par le directeur des travaux de la jonction Nord-Midi

LA COMMUNICATION TELEPHONIQUE
ou VINGT ANS APRES

profession de foi par une demoiselle du téléphone

LA NURSERY DE LANDRU ou LA REVOLTE DES LANGES
tableau presque vivant

LE LOUP ET L'AGNEAU (DES NIEBELUNGEN)
par Mme Lala Vandervelde

GRAND BALLET DE COPPEE-LIA

Apothéose :

LA FAILLITE MONDIALE

défilé de 80 millions de personnages

Exécution de l'hymne *La Purée*, chanté par toute la troupe.

Les lézardes de la Brabançonne

Il y a quelque temps, un cri douloureux retentissait : la *Brabançonne* menace de tomber en ruines !

L'angoissante nouvelle était vraie ! Notre glorieux hymne national, fendu de la base au sommet, virtuellement sectionné en deux tronçons par de redoutables lézardes, semblait fléchir sur ses assises, commençait déjà à incliner...

Les causes du sinistre étaient flagrantes : à tour de rôle, les musiciens avaient enlevé, qui un coin de mélodie, qui une vouëte rythmique, qui une arcature prosodique... tant et si bien que l'œuvre de Van Campenhout ne se maintenait plus que par un prodige d'équilibre instable : et l'on s'attendait à l'effondrement final des murailles éventrées...

Aussitôt, tous ceux qui se rendent compte de l'étendue des pertes de notre patrimoine d'art, réclamèrent des mesures urgentes de consolidation, de soutien et d'étaçonnage.

Leur appel fut entendu et, deux ans après l'armistice, l'Académie royale de Belgique instaura une commission composée de trois poètes, de trois musiciens et d'un président, avec la noble mission de procéder au sauvetage et à la restauration de la *Brabançonne*.

???

Cette commission vient à peine d'être nommée. Mais on sait que *Pourquoi Pas ?*, grâce à la voyante Marguerite de Montgommery, une élève de Bénévol, installée pour la durée de la foire, dans un salon de toile, des moyens de reportage préventif, dont il conserve jalousement le monopole.

P. P. ? a consulté la voyante, et celle-ci lui a révélé ce qui se passerait, à propos de la *Brabançonne* et des travaux de la commission.

???

Voici les parties essentielles de son récit, qui devront être datées de 1915 :

« Les travaux de la commission furent longs et laborieux : les sept n'en méritent que mieux la gloire qui leur en est acquise.

» A la séance d'ouverture, M. le président prononça un beau discours... académique : il fit une judicieuse comparaison entre le sabre de M. Prud'homme et le rôle de l'Académie. Celle-ci n'a-t-elle pas été créée pour conserver précieusement les vieilles lunes, mais aussi pour les remettre à neuf ? Autre comparaison heureuse : telle une chaudière longtemps utilisée, il convient de *récap*er notre hymne national.

» Après ce discours, très applaudi, les trois poètes, dans un même geste majestueux, sortirent immédiatement de leur poche un nouveau poème : chacun, c'est naturel, proposa de faire adopter le sien. Naturellement aussi, la discussion fut âpre et comporta plusieurs séances. Personne ne démordant, nulle solution ne semblait devoir jamais se présenter : quelle fin prévoir à ce conflit, aucun des poètes n'admettant d'autre version que la sienne ?

» Naturellement encore, les musiciens crurent devoir s'en mêler, et alors la controverse menaça de tourner en bagarre. Les trois musiciens avaient composé des ouvrages sur des paroles dues aux trois poètes : chaque compositeur soutint son collaborateur.

» Cela devint surtout tumultueux, au moment où l'un des compositeurs, lassé et perdant pied, se montra dis-

posé, pour en finir, à se rallier au poème d'un autre poète que le sien.

» — Par esprit de conciliation, et pour me montrer grand et généreux...

» — Tu es simplement dégoûtant, interrompit son co-auteur : tu lâches un collaborateur comme on lâcherait... une inconvenance. »

» En fin de compte, on chargea M. le président d'arbitrer la question.

» — Ah ! Mais non ! Zut ! s'écria celui-ci. Vous en avez de bonnes ! Vous allez me mettre quatre mécontents à dos ? Vous ne voudriez pas ! Je me récusé formellement. »

» C'est ainsi que fut prise la première importante décision : il fut entendu qu'on garderait le texte intégral de Rogier, avec de légères modifications, naturellement, comme celle-ci :

» *Après des ans infinis d'enchaînement.*

» Passons sur les nouvelles et nombreuses discussions sur la question des syllabes brèves et longues, sur celle des syllabes masculines et féminines, sur celle des muettes ; passons sur les propositions et les observations des musiciens au sujet des notes de passage, des appoggiatures et autres, qu'il importait de corriger ou de supprimer plus simplement.

» Il fut pourtant entendu que les quatre notes liminaires — *sol, mi, fa, sol* — seraient conservées, mais que les trois suivantes seraient transposées à la tierce supérieure, et deviendraient : *do, ré, mi*.

» — Tu comprends, c'est comme dans la fugue, où le sujet va de la dominante à la tonique : puis je prends ces mêmes notes à rebours, avec la répétition du *ré*, en guise de mutation de la réponse, ce qui donne : *mi, ré, ré, do*. Tu ne m'en veux pas pour ?...

» — Ne parlons plus de ça...

» — Tu as raison, cela devient plus régulier, et plus tonal. Résumons la première phrase : *sol, mi, fa, sol ; do, ré, mi, mi, ré, ré, do.* »

???

« Et ainsi, doctement, se poursuivait la haute tâche de la commission. Du fond de sa tombe, la poussière du pauvre Van Campenhout murmurait de ce timbre spécial que prennent les poussières, lorsqu'elles murmurent : « Ah ! les salauds ! Qu'est-ce qu'ils m'ont foutu ! »

» A la première audition qui fut donnée du chef-d'œuvre collectif des sept, un enfant (la voix de l'inconnu et de la vérité !) s'écria :

« — Mais c'est *La Madelon* ! »

» Donc, n'oublions jamais de nous lever et de nous découvrir, quand, désormais, nous entendrons la chanson des « poilus ». Par la grâce de l'Académie, *La Madelon* s'appelle maintenant : *La Brabançonne.* »

On nous écrit



Elisabethville (Katanga), 14 mai 1920.

Messieurs,

Voulez-vous me permettre de vous faire une observation ? — Vous l'accueillerez, j'espère, avec mansuétude — prenant en considération que je vous écris du Katanga, où votre gazette nous parvient tous les mois.

Vous dites, dans la gazette n° 297 du 9 avril 1920, « in fine », à propos du « plus bel homme de Belgique » :

« L'habit ne fait pas le moine ».

Or, ce vers est extrait du roman de la rose, a pour auteur Jean de Meung, dit Clopinel, continuateur de Guillaume de Lorris, au 1280, il y a donc 640 ans.

Tous les vers du roman de la rose sont octosyllabiques ; il faut donc écrire, non pas « L'habit ne fait pas le moine », mais bien « La robe ne fait pas le moine ».

Et voilà comment, au centre de l'Afrique, on s'intéresse à votre gentil journal, et comment, bénévolement, je ne dis pas froidement, on s'expose à vos sarcasmes.

« Nina penda barua yako, Jambo sana bwana. Tafiki yako. »

Bwana Simba.

Atchou tro kratabou bwési! Kordialepwagnédmain (N.D.L.R.)

???

Messieurs,

En ces temps où l'union entre la France et la Belgique se fait de plus en plus étroite et où le désordre flamboyant tourne à l'hystérie, il me paraît intéressant de signaler une œuvre du temps de guerre, encore ignorée du grand public, qui a contribué au resserrement des liens intellectuels et moraux entre les deux nations sœurs.

Je parle de la Compagnie Universitaire des Mutilés belges de Paris, organisée fin 1916 par un groupe de personnalités belges, parmi lesquelles il convient de citer MM. Emile Brunet, Jules et René Fribourg, Goldsmidt, etc..., et qui a fonctionné jusqu'au mois d'août 1919, grâce à l'appui financier de patriotes belges et français.

La compagnie recevait des jeunes gens ayant servi dans l'armée, déclarés inaptes par suite de blessures ou d'affections contractées en campagne, et dont les études avaient été interrompues par la guerre. L'établissement, situé avenue de Saint-Mandé, était dirigé au début par le commandant Debroux, et le fut dans la suite par le commandant Libois. Le comité s'était mis en rapport avec la plupart des grandes écoles de Paris, et avait obtenu pour les membres de la compagnie la gratuité des études et d'autres avantages considérables.

Vers la fin de la guerre, la compagnie comptait environ 50 étudiants. La plupart d'entre-eux ont passé des examens universitaires et quelques-uns ont très brillamment réussi. Ils se réunissent encore à Bruxelles de temps en temps, et, tous, Flamands et Wallons, ont conservé un souvenir inoubliable de leur passage dans ce centre intellectuel incomparable qu'est Paris.

De nombreuses organisations militaires du temps de guerre ont été critiquées, à juste titre ; en voici une au moins qui mérite des éloges. Notre gratitude doit surtout aller, me semble-t-il, aux organisateurs de cette œuvre, qui, par leurs efforts désintéressés, ont ainsi réparé dans la mesure du possible, l'oubli incompréhensible dans lequel nos dirigeants ont laissé nos jeunes intellectuels faisant partie de l'armée.

Je vous prie d'agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Maurice Pieters.

DÉMobilISATION DE L'ARMÉE BELGE

VENTES PUBLIQUES

au P. T. R./LIÈGE, Champ des Manœuvres, à BRESSOUX
le VENDREDI 23 JUILLET 1920

Camions lourds, camionnettes, voitures voyageurs en ordre de marche et à réparer; carroseries.

Visibles au P. T. R./Liège, le jeudi 22 juillet 1920
Demandes prospectus détaillés au directeur du P. T. R./Liège, Champ des Manœuvres à Bressoux, Téléphone 5102.

Les tramways LIÈGE-JUPILLE et LIÈGE-BRESSOUX
(départ de la place St-Lambert) font arrêt au Champ des Manœuvres, à Bressoux.

Petite Correspondance

En principe, ne jouez jamais aux courses; mais, exceptionnellement pour cette fois, nous vous donnons le tuyau dans le prochain Grand-Prix d'Ostende: *American Stock*, hors de Vague de baisse, par Mercanti.



Les erreurs commencent!

La propagande faite en faveur du développement des sports dans l'armée a porté ses fruits et on ne discute plus aujourd'hui l'utilité pour le soldat à consacrer une grande partie de son temps à la pratique des exercices physiques et des jeux de plein air.

Mais, en toutes choses, il faut savoir garder une juste mesure... et la juste mesure vient d'être largement dépassée: dimanche dernier, un match de football-association a été disputé au terrain du Léopold-Club, à 5 h. 1/2 de l'après-midi, entre une équipe de la 6^e division d'armée et un team américain!

Tous les sportsmen ayant une compétence élémentaire en la matière savent que le football est un sport que l'on ne peut pratiquer sans danger, en été. On joue au football en automne, en hiver, au début du printemps, et les règlements de l'Union belge des sociétés de football-association limite fort raisonnablement la saison qui lui est réservée.

L'armée commet donc une erreur grave en autorisant un match au mois de juillet. Lancée dans cette voie, on peut craindre de sa part d'autres abus, et il appartient aux chefs responsables de rappeler au bon sens les promoteurs inconséquents de réunions hors saison.

PROMENADES EN AVION



AU-DESSUS DE BRUXELLES

S'adresser à l'aérodrome d'Evere
(Syndicat national
pour l'étude de transports aériens.)

Tram 56 ou vicinal
église Sainte-Marie-Dieghem
Téléph. : Brux. 1007

Un match de football en juillet ou en août constitue une manifestation aussi *antisportive* que le serait un match de water-polo, en plein air, au mois de décembre.

Esopo prouvait que « la langue est la meilleure et la pire des choses ».

La même preuve n'est pas difficile à établir pour le sport; et le sport compte encore trop d'adversaires pour que nous leur fournissions bénévolement des arguments et des armes efficaces.

Et si, tout à fait exceptionnellement, le tournoi olympique de football-association se jouera dans les premiers jours de septembre prochain, ne perdons pas de vue que

ce sont des champions, des athlètes exceptionnels aussi, et parfaitement entraînés, qui y participeront.

On ne peut en dire autant des joueurs militaires, qui, pour la plupart, débutent dans le sport. Ne les assassinons pas!

VICTOR BOIN.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson Bruxelles

.....
BANDES PLEINES JENATZY

La ligne aérienne Bruxelles-Londres

Le Syndicat national pour l'étude des transports aériens, en collaboration avec la « Handley Page Transport Limited », a organisé l'exploitation régulière de la ligne aérienne Bruxelles-Londres, qui fonctionne normalement depuis le 14 juin dernier. Les départs de Londres (aérodrome de Cricklewood) ont lieu les lundis, mercredis et vendredis, à 12 heures, et les départs de Bruxelles (Evere) les mardis, jeudis et samedis, à 12 heures.

Le service deviendra quotidien à partir du 19 juillet 1920, et les départs auront lieu dans les deux sens à 3 heures de l'après-midi. Par la suite, il y aura deux services par jour et dans chaque sens.

La durée totale du voyage est de trois heures environ. Des avions bi-moteurs Handley-Page (10 places), carrossés en « Pullman de luxe », assurent le trafic pour le moment.

Le tarif pour les passagers est de 550 francs pour le voyage simple et de 1,000 francs pour le voyage aller et retour. Les voyageurs ont droit à 15 kilos de bagages; fr. 4.50 de supplément par kilo pour excédent.

Une ligne aérienne Bruxelles-Anvers donne la correspondance avec les services réguliers Bruxelles-Londres. Le transport des marchandises se fait à raison de 9 francs par kilo jusqu'à 5 kilos; 8 francs, de 5 à 15 kilos; 6 fr. 50 cent., de 15 à 50 kilos, etc.

Pour tout renseignement ou accords spéciaux, s'adresser à la direction du S. N. E. T. A., 5, rue des Petits-Carmes (téléph. B. 1006) ou à l'aérodrome d'Evere (téléph. 1007). Les tickets de voyage peuvent être pris dans toutes les agences de voyages du pays. Pour les marchandises, s'adresser aux Messageries Van Gend, 23, rue Vander Stichelen (téléph. B. 7907).

Le Coin
du
Pion



De La Meuse, du 7 juillet:

Mariage. — Ce mardi, a été célébré, en notre ville, le mariage de Mlle Yvonne Gielen avec M. Robert Cartenstadt, établi par ordre de la compagnie.

Cette façon de procéder doit cesser, d'abord parce qu'elle ne régularise nullement le service, ensuite parce qu'elle embête le public.

Cette façon d'envoyer aux nouveaux époux des compliments de circonstance devrait bien cesser aussi.

???

Du *Petit Parisien*, 22 juin :

Les soupçons se portèrent sur un voisin, Jérôme Ribes, dit « Thomas », jardinier, né le 31 mars 1873, à Espira-de-l'Agly. L'affaire eut son épilogue devant la cour d'assises des Pyrénées-Orientales en octobre de la même année.

Devant la cour d'assises à l'âge de six mois! Il n'y a plus d'enfants!

???

Du feuilleton de *Demain*: *Le Secret du prisonnier*, n° 14 :

Le grondement du tonnerre s'éloignait; les branches se redressaient et les bruyères roussies supportaient droites les gouttelettes de pluie qui, moins grosses, diminuaient de lourdeur.

Il y a là à la fois un joli talent descriptif et un sens parfait des lois de la pesanteur.

???

De *L'Echo de la Bourse*, du 4 juillet 1920, à propos d'une interview de Simons :

Ça commence bien. Notons, en passant, en passant très vite... qu'en 1970 la Prusse (agresseur là aussi) n'a pas permis à la France tant de discussion...

En effet, cela s'appelle « passer très vite ».

???

Annnonce lue à La Louvière :

On demande bonne à retourner tous les soirs.

C'est vraiment la bonne à tout faire...

???

Erreur typographique: Remy Saint-Maurice: *L'inutile péché* (collection *in-extenso*, p. 45) :

Si, comme le christianisme, l'amour avait son martyrologe, elle (la femme adultère) mériterait, tant elle s'est purifiée par la souffrance, d'y figurer entre deux verges.

“ MINERVA MOTORS ”

Société anonyme

Siège social: 40, rue Karel Ooms, à BERCHEM-LEZ-ANVERS

Capital social porté de 4,250,000 à 17,850,000 francs

PAR L'EMISSION DE

42,500 PARTS sans désignation de valeur

créées suivant délibération de l'Assemblée Générale du 25 mai 1920 et réservées aux anciens actionnaires pour la moitié, soit à concurrence d'UNE part pour DEUX actions anciennes, le solde, soit 21,250 parts, ayant été déjà souscrit ferme par un groupe.

Les 42,500 parts nouvelles, entièrement du même type que les actions anciennes transformées en « parts » par décision de l'Assemblée Générale du 29 mai 1920, participeront aux bénéfices à partir de l'exercice 1920-1921, qui prend cours le 1^{er} septembre 1920.

Prix d'émission : 360 francs (dont 40 francs pour frais)

PAYABLES COMME SUIV :

120 francs à la souscription ;

80 » le 12 septembre 1920 ;

80 » le 12 novembre 1920 ;

80 » le 12 janvier 1921.

La société bonifiera un intérêt de 5 p. c. sur les versements que les souscripteurs désiraient effectuer avant les dates fixées aux guichets des banques indiquées.

La souscription sera ouverte du 12 au 23 juillet inclus :

A BRUXELLES : à la BANQUE D'OUTREMER, 48, rue de Namur, ou à son agence, 57, rue du Marais ;

— à la CAISSE GENERALE DE REPORTS ET DE DEPOTS, 11, rue des Colonies ;

— au CREDIT ANVERSOIS, 30, avenue des Arts ;

— chez M. H. JACQUET, agent de change, 56, rue Royale ;

A ANVERS : au CREDIT ANVERSOIS, 42, Courte rue de l'Hôpital ;

— à la BANQUE GENERALE BELGE, 28, rue d'Arenberg ;

A LIEGE : à la BANQUE LIEGEOISE, 34, rue de l'Université ;

A PARIS : chez MM. VAN LUPPEN, CORRET ET Co, Banquiers, 11, avenue de l'Opéra.

Les actionnaires auront le droit de souscrire, A TITRE REDUCTIBLE, aux termes du bulletin de souscription, les titres pour lesquels il n'aurait pas été fait usage du droit de souscription.

Ils devront, à l'appui de leurs demandes, établir en double le bulletin de souscription ainsi que le bordereau numérique des titres déposés. Ceux-ci leur seront restitués, dûment estampillés, trois jours au plus tard après le dépôt.

Conformément à l'article 8 des statuts, les souscripteurs en retard sur les versements fixés seront passibles, de plein droit, d'un intérêt de 6 p. c. l'an. Leurs titres pourront être mis en vente en Bourse, à leurs risques et périls par ministère d'agent de change, à l'expiration du délai fixé au dit article.

La notice prévue par l'article 36 des lois coordonnées sur les sociétés commerciales du 25 mai 1913 a été publiée aux annexes du « Moniteur belge » du 27 juin 1920, sous n. 7291.

LE CONCOURS DE *POURQUOI PAS?*

Quel est le plus bel homme de Belgique ?

Nous publions chaque semaine le portrait d'un bel homme de Belgique avec, si possible, quelques indications manuscrites sur ses apparences. Nos lecteurs verront, jugeront, voteront. Ils éliront le plus beau en conscience et selon leur goût. Ils pourront éventuellement désigner pour le concours quelques sujets choisis et découverts par eux.

Un concours final attribuera une prime à celui de nos lecteurs qui aura désigné le plus exactement possible le nombre de votes obtenus par le lauréat :

UN PAQUET DE CIGARETTES d'une valeur réelle de fr. 1.25

Devise :

... réservée aux
"dames" :

De celui-ci conten-
tez-vous,

De peur d'en ren-
contrer un pire !

Références :

Hercule

Ursus

Croton

Constant le Marin

Le beau blond du
square Montholon



M. Emile DE BEUKELAERE

(Grosse légume)

QUELQUES REMARQUES AUX ELECTEURS ET ELECTRICES

L'homme de „stock” intégral ! On peut prendre l'article en mains. Pas de corset, pas de soutien-gorge. Muscles garantis de première qualité. Taille au-dessus de la moyenne. Cage thoracique admirablement développée. Du souffle et du cœur. De l'estomac (surtout au baccara).

Front napoléonien; possède le génie de l'invention; est le créateur de l'*Elixir d'Anvers*, liqueur qui constitue un progrès sérieux sur l'élixir antiseptique, l'élixir odontalgique et l'élixir parégorique.

Partisan du vote des femmes — à retenir, Mesdames! — Emile De Beukelaere figure sous le n° 5 de notre série des Rhododendrons.